

Molles Estocades

André Miquel

André Miquel

Molles Estocades

© André Miquel, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6301-2

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Hector se réveille doucement. Tout doucement. Au son d'une espèce de dégoulinement nauséeux de harpe qui s'infiltré partout avec des lenteurs reptiliennes, sous les rideaux, les tapis, chaque moindre recoin de sa chambre que ce même jour atone et gris dévoile, encore et toujours le même, comme à regret. Il pensa avec une nostalgie sitôt censurée : « Mais où donc était la sonnerie aigrette de ces réveille-matin d'antan qui avait au moins le mérite de susciter un sursaut de mauvaise humeur, dès le saut du lit, et donnait cette âpreté nécessaire pour affronter un quotidien indécis ». Apreté tôt diluée, du reste, dans les reliquats langoureux et pacificateurs du sommeil. Il pensa. Car on lui avait appris à formaliser aussitôt toute émotion diffuse avant qu'elle n'atteigne ces territoires proscrits de l'imaginaire, d'une rêverie décrétée par nature incivique, et ne s'y déploie, rebelle, instaurant un premier désordre, une première distorsion mentale. Il pensa. Pour couper court au bouillonnement séditieux de la vie.

Au lieu de cette crécelle métallique aiguillonneuse de révolte, donc, cette mélodie insipide dans la clarté amorphe distillée par le vitrage des fenêtres, une prouesse technologique qui filtrait la lumière émanant du dehors pour l'emprisonner là, transie, trahie, invariable grisaille neutre et lénifiante qu'il fasse grand soleil ou que les heures demeurent tapies sous le couvercle d'un ciel brumeux et bas. L'important était que l'on ignore tout, dans un premier temps, de l'extérieur, cet intrus facétieux soumis aux caprices météorologiques qui ne saurait distraire l'intransigeance d'un vouloir rationnel, maîtrisé. Une prouesse technologique pour rendre la nuit noire en répudiant la lune, anesthésier le jour éteignant le soleil. Un voile tyrannique où toute joie s'empêtrait pareille à un piteux insecte dans le piège aux fils d'argent de quelque monstrueuse et invisible araignée.

Le lever se devait aborder comme une contrainte douce, insidieuse, tout plaisir par avance condamné à s'étioler avant même de pouvoir effleurer la surface lisse d'une conscience déjà acquise au renoncement.

Hector sentit une bulle de gaz cheminer dans le dédale grouillant de ses intestins. Il sourit et eut envie de rire d'un rire enfantin et puéril. Ne le put. C'était déconseillé. Il se retint, donc. Dans son petit guide du néophyte que son parrain lui avait offert à la prononciation de ses vœux civiques, manuel de papier écorné à l'aspect vieillot jurant avec la rigueur désincarnée de ce monde qu'il tentait de codifier se trouvait inscrite, dans un renvoi en bas de page, tous petits caractères, la mention qu'émettre des flatulences nuisait tant à l'éthique qu'à

l'esthétique des idées en germe, troublait de borborygmes détonants et malvenus cette obséquiosité un rien teintée de morgue indispensable pour mater le sordide du quotidien et s'élever au dessus des contingences ordinaires. Il avait conservé ce bréviaire défraîchi dans le recoin honteux d'un tiroir, faisait de temps en temps défiler entre ses doigts les pages qui exhalaien un parfum aigre-doux de mauvais papier. Un renvoi en bas de page pour évoquer une échappée du fondement. Il osa sourire encore. S'en voulut. Se mortifia un instant avant de se concentrer sur cette luminosité sans âme, marécageuse, où se figeait le décor de sa chambre. Piètre décor au dénuement étudié, juste quelques meubles bas utilitaires aux angles arrondis desquels tout désir velléitaire se cognait sans rien pouvoir capter qui le nourrisse, l'enrichisse, l'épanouisse en un prolongement presque heureux. Des formes simplissimes sans couleur définissable pour affirmer au gré de géométries futuristes que l'existence n'est rien.

Rien qu'enchaînement rationnel de causes et d'effets pris à la nasse d'un univers fini où la raison raisonnante se mord la queue et s'effondre sur elle-même dans un spasme cloacal.

Il se dirigea vers la douche. L'on désignait désormais toute chose par sa stricte fonction utilitaire. Et les choses avaient la physionomie de leur stricte fonction. Pas de salle de bains. Donc. Trop propice à la dispersion dans un narcissisme ramolli et non productiviste. On avait remplacé l'hédonisme de pacotille, jusque là moteur de la consommation de masse, par une exigence identificatoire à la « machine », à l'objet parfait, que l'on produisait et vendait en abondance. Ecrans tactiles d'une réactivité inouïe, ou en interaction directe avec les signaux volontaires émis par le mental. S.V.E.M. (On préférait ces termes de signaux et de mental à psychisme, notion qui restait par trop entachée de cette exubérance anarchique de l'ancien monde truffé d'hérésies).

Joujoux glacés aux fonctions exponentielles, et dont on pouvait faire comme des interlocuteurs intimes en connexion avec ses propres courants vitaux, les attentes d'une subjectivité survivante en mal de réassurance, voire de réanimation. Subjectivité... Le mot coinçait. Car le but ultime de tout ça était quand même de dé-subjectiver, gommer tout particularisme facteur d'individualité, en passer le résidu palpitant au grand pressoir de l'ère nouvelle pour stériliser tout ferment. Il fallait ressembler autant que faire se pouvait à la suffisance synthétique de la « machine » et en arborer l'éclat métallique idéal, vivre confiné avec elle et s'enivrer de ses algorithmes ensorceleurs. C'était un

nouvel hédonisme d'assèchement du corps et de ses exsudats honteux, de ses fonctions indignes, pour approcher l'abstraction incantatoire d'un vivant numérisé, d'un béat fantasme bionique...

Cet idéal était bien sûr parfaitement détestable en soi, mais de longues et insidieuses campagnes de sensibilisation orchestrées par la caste intouchable des communicants lui avaient peu à peu forgé une crédibilité, et, mieux, avaient fini par le rendre désirable. Le plus chevronné de ces doctes messies multiplicateurs d'audimat semblait hors d'âge, en dépit d'un jeunisme voyant dont il se fardait sans vergogne. Bronzage fluorescent pour raffermir la pusillanimité d'un regard qui se serait voulu sans complaisance, excepté pour soi même, il pérorait de pouvoir en pouvoir changeant juste de veste à chaque chapiteau. Duplicité et paillettes dans un langage suranné, la veulerie dorée qui monte en chaire et déclame sur un parterre ventripotent de rombières en narcolepsie.

Ces communicants, donc, dont on se disputait les faveurs, organisaient parfois dans le stade de la ville haute qui ne servait plus à grand-chose des séances de catharsis publique au cours desquelles les gens se massaient, trépignaient, hurlaient, avant d'entamer sur ordre avec un bel ensemble ces gesticulations mécaniques synchronisées au rythme de quelques notes, toujours les mêmes, qui revenaient en boucle par la sono énorme de synthétiseurs clignotants. Ressembler à la « machine ». Et conserver ce vocable désuet comme pour se protéger d'un futurisme anthropophage sans apparence encore identifiable mais dont on sentait poindre partout l'appétit insatiable. Machine...

Le stade ne servait plus, à de rares exceptions près, qu'à ces séances débilitantes de régression collective auxquelles s'adonnaient un nombre croissant d'adeptes.

Un match de foot, toutefois, de temps en temps. Ce sport avait été décrété « inopportun » et classé en voie d'extinction. Le talent individuel qui se fortifiait du collectif pour revenir au collectif et le fortifier en retour de cet individuel enrichi créant ainsi du groupe, de la potentialisation réciproque, du jeu et de l'enjeu, de l'émotion jubilatoire et de l'altérité allait à l'encontre du culte de l'égotisme isolationniste, nombrilisme autarcique néanmoins inféodé aux instances de l'ordre que l'on tentait d'instaurer. L'on n'était plus dans la quête du plaisir en son acception ancienne, conviviale. L'on s'étourdissait au rythme répétitif d'une transe où la signification intime de toute chose basculait dans un vertige addictif qui n'offrait d'autre alternative que lui-même.

Les espaces de remise en forme abondaient. Il était frappant de voir derrière les vitrages teintés ces silhouettes sanglées d'appareils de mesure, qui, méthodiquement, s'agitaient sur rameurs et tapis de course, le regard perdu dans le vague, à savourer ces flux d'endorphines, de dopamine, d'adrénaline, qui tour à tour enrobaient l'esprit d'effluves cotonneux, d'un bien être replet aux relents d'onanisme s'estompant peu à peu pour sous-tendre l'exigence anxieuse d'un autre effort à fournir, dispensateur d'euphorie. Et ainsi de suite. Galériens de l'absurde. Marathonien de la fatuité. À jouir pour eux-mêmes d'eux-mêmes dans un contentement sans joie. Là était le début de la voie du nouvel hédonisme dont une foule d'isolés commençaient à préciser les contours.

Un soir, alors qu'il rentrait d'inspection, le regard d'Hector s'était figé sur la vitrine de l'une de ces salles de prude exhibition, au troisième et dernier étage d'une bâtisse cubique hébergeant en rez de chaussée quelques cabines de coaching diététique où une voix nasillarde dévidait du conseil péremptoire après qu'on lui eût livré un prénom en pâture. Le crépuscule était magnifique. De longs nuages nacrés s'effiloçaient jusqu'à disparaître en des laves orangées qui peu à peu tiédissaient à l'infusion d'un bleu parsemé de soupçons d'étoiles.

Face à cela, quatre tapis de course, côte à côte, quatre silhouettes dont on ne parvenait à identifier le sexe, têtes ensevelies sous des écouteurs gigantesques, qui piétinaient, piétinaient, en marche, statiques, absentes, et qui semblaient irrémédiablement isolées de cette grâce vespérale répandue à l'infini face à l'incongruité de cette randonnée grotesque. Ces marcheurs étaient-ils éblouis par la beauté du jour expirant, ou bien ne l'étaient-ils que d'eux-mêmes, chacun pour soi, oublieux du moindre regard à porter juste à côté, juste devant, juste sur soi ? Ils marchaient sans marcher vers ce beau qu'ils ne voyaient plus. Hector avait éprouvé un sentiment terrible de fragmentation du monde. Ces marcheurs lui apparurent comme la troupe servile d'une épopée dérisoire qui n'avancait plus et s'essoufflait en simulacres de conquête. Métaphore glaçante. Alors qu'ils auraient dû s'élancer vers l'oasis régénératrice du couchant ils piétinaient dans les macérations d'une sueur aigrette, sans désir ni frisson, malgré le modelé suggestif des corps mobiles sous le gainage d'un voile synthétique noir. Têtes enfouies sous des écouteurs gigantesques, éponges à égoutter un ersatz résiduel de cosmétologie musicale. Electro-encéphalogramme plat...

Il se dirigea vers la douche. Donc. Le jet tiède jaillit du pommeau dépassant à peine du mur. Le bouton circulaire de réglage couina un peu, rappelant l'insolite

accidentel, l'aléatoire de ce qui restait la vie. Ici point de fenêtre.

Le revêtement mural détectait toute présence humaine et dispensait avec parcimonie une luminescence bleutée, un peu comme celle de ces coffrets demi-cylindriques à couvercle transparent où les coiffeurs d'avant disposaient leurs outils aux fins d'asepsie. L'eau qui glissait sur son corps éveillait de lascives pensées. Un émoi subit. Il aperçut dépassant d'un tiroir entr'ouvert la douce fanfreluche de dentelle carminée qu'une jeune fille avait oubliée il y a longtemps, peut être des années, et qu'il avait conservée y enfouissant parfois son visage en quête d'olfactions paradisiaques où un vestige de parfum tiendrait captif un vague frisson musqué de chair. Ou l'inverse. Témoin dérisoire de l'un de ses rares moments de bonheur dans ce désert où il avait été intronisé apprenti roi.

La fille et lui s'étaient aimés dans ce décor exsangue, puis elle avait oublié au rhabillage ce sous vêtement minuscule que les gens d'avant appelaient un string. Piécette de lingerie fort décriée aujourd'hui. Image d'Epinal raillée d'un érotisme rustique, disait-on d'un air pincé, qui escamotait ce mot d'érotisme sous une quinte de toux sèche et rétive. Haro sur ces jeux de dentelles indécentes qui s'insinuaient entre les dentelures de chair, en effleurant les moiteurs indociles, sombraient avec délice au cœur de la vallée charnue des fesses au mépris de toute logique d'enveloppement vestimentaire, de toute tentative d'habillage rationnel. Le string, d'ailleurs, risquait d'être purement et simplement interdit.

Ce qui restait de féministes avait peu ou prou contribué à cette hargne abolitionniste, toujours au nom des mêmes arguties, des mêmes sophismes vengeurs : Femme objet offerte au fantasme pourfendeur d'une masculinité priapique aux yeux plus gros que le ventre, etc.... Mais très vite cette arrière garde de véhémentes s'était tue. Non à court d'arguments, mais précisément parce que tout le monde leur reprochait un trop d'arguments. La sophistication de leur dialectique, l'art oratoire avec lequel elles animaient la polémique, c'était cela seul qui posait problème pour la seule raison qu'elles créaient du débat avec leurs contradicteurs, exaltant au vu de tous ce bonheur un rien concupiscent de débattre et s'ébattre parmi les parterres chatoyants de la rhétorique pour échanger du sens, partager de l'émoi, grandir de l'opposition farouche de l'autre et le piquer avec malice au dard de réparties affutées. Et ainsi le principe même du débat était insidieusement devenu l'ennemi. Qu'importe la teneur et la nature

des idées confrontées. Parler, s'écharper, pleurer de rire en borborygmant une phraséologie hasardeuse ou éructer de colère entrechoquant de sentencieuses apostrophes au feu nourri d'un caillassage verbal avait été décrété inutile (on décréait beaucoup), délétère pour l'esprit qui par ce biais empruntait les chemins de traverse et désertait l'autoroute balisée d'un binaire convenu.

Ces dames en étaient presque arrivées à souhaiter un sursaut triomphal de phallogocratie bien primaire pour s'exalter à nouveau, repartir au front, s'empourprer, rager, pouffer, bref, exister en de vaillantes joutes d'où l'on sortait épuisé d'un corps à corps avec les mots qui avaient ruisselé, ondées fécondes, avant de déposer leur pulpe alluviale riche de promesses sur les esprits désireux de s'empoigner encore dans une fièvre qui embrasait parfois la véhémence d'un paradoxal amour. Leurs détracteurs aussi restaient médusés à attendre un signal, le moindre appel, pour s'engouffrer dans cette arène jubilatoire du dire et s'y sentir vivants, rompre les digues qui maintenaient le langage captif de diktats dont la force sournoise était d'être maintenus latents.

Informulés mais omniprésents pareils aux lourdeurs d'un orage qui n'éclatera pas. Tout aurait semblé préférable à cette torpeur induite de l'être où penser devenait une incidence anecdotique évacuée sans égard, fiente importune. Un rot impersonnel.

La sémantique était considérée comme le premier marécage à assécher pour y bétonner de la construction lexicale froide et y emmurer l'usage ludique et transgressif de la parole. Tarir le verbe pour le réduire à une ossature désincarnée, expurgée de sa magie primitive, écorce émincée à l'extrême jusqu'à l'anorexie. Car ils l'avaient bien compris, les zéloteurs de l'ère nouvelle. Anticiper et réduire la première subversion dans l'œuf, en son élan initial, pour régner sans partage et sans lutte, consistait à tarir cette source mystérieuse qui par capillarité transfusait tout langage, le rendait frémissant à butiner des pistils inconnus pour délivrer un nectar dont la poésie était l'une des plus volatiles fragrances. Arracher la racine des mots à cet ailleurs intime d'immanences enchantées qui les liait entre eux, les musicalisait au levain vibratoire de la voix, les envoyait en parure nuptiale générer des significations aussi fugaces que prégnantes malmenant les bornages étriqués de la matrone raison. Déposséder les êtres de cette liberté, de cette ivresse émancipatrice du verbe et les contraindre à leur insu au seul usage de phonèmes univoques ruminés à l'infini pour vomir au final un bric à brac de parlote indigente.

Museler l'indicible tapi dans l'ombre du logos, filigrane ténu porteur de clartés aurorales, au-delà des mots et en même temps indissolublement mêlé à leur miraculeuse gangue. Tarir la source subversive au bouillonnement oxygéné par les modulations de tant de cordes vocales qui s'accordaient dans la cacophonie heureuse d'un orchestre en préparation. La tarir du dedans. Donc. En chacun de ses détenteurs puisque c'est seulement là que l'on parvenait à en localiser un suintement infime. L'y asphyxier. En déconnecter les créatures par l'hyper connexion.

Ne rien interdire. Bien sûr. Mais regarder les orateurs transportés d'éloquences diverses avec un air d'indifférence narquoise jusqu'à ce qu'ils bafouillent à l'aune de ces regards déshabités, doutent d'eux-mêmes, de tout, et finissent par se taire plutôt que d'abreuver en vain un gouffre de suffisance et de vide sans fond. Plutôt que de persister à raviver la flamme d'une illusoire écoute qu'on leur brandissait avec mépris, hochet moqueur.

Et voguent trottinettes, gyropodes, gyroskates et solowheels dans un ballet échevelé de fantômes rigides aux visages barrés d'excroissances prothétiques pour augmenter une réalité qui, de loin en loin, se fige et se résorbe en mirages vacillants. Déconnecter les créatures par l'hyper connexion. Une euthanasie toute douce confite dans l'idiotie riieuse de l'ultra modernité.

Ne rien interdire. Bien sûr. Juste priver de tribune et d'auditoire avec un air faussement contrit, cette hauteur au demi-sourire aigre qui se voudrait supérieure mais se fissure de partout à l'évidence de sa propre médiocrité, d'une sècheresse inassumée frappée de déni et d'autant plus pernicieuse. Mettre sous l'éteignoir. Laisser les derniers discoureurs prêcher dans le désert et se disséminer en poches de résistance privées d'estafette. Et contempler de loin cette déroute avec l'onction d'une nouvelle espèce de prélats repus pleurant sur le péché du monde bien assoupi sur leurs prie-Dieu.

La parole enfin tue, ou presque, l'écrit suivrait et se racornirait en pages cassantes orphelines de sève. Alors l'on pourrait enfin espérer être bientôt débarrassé de ce fatras d'imaginaire, de cette fantaisie pourvoyeuse d'aléatoire qui brouillaient tout, donnant de toute chose une vision kaléidoscopique juste bonne à provoquer le tournis. La littérature et ses métaphores entêtantes, les arts et leur cortège de pâmoisons crépusculaires, les sciences avec ces chercheurs parfois trouveurs créant des porosités éclairantes entre le microscope électronique à balayage ou le télescope et la philosophie enfouie au profond de